

Rafik Schami  
**Sami**

ou la soif de liberté



M+

### *Le livre*

Sami et Charif sont inséparables. Après sa fuite de Syrie, Charif raconte leur enfance dans les ruelles sinueuses de Damas. Leurs subterfuges malicieux pour supporter l'école, la vie de leur protecteur, le sage facteur Élias, le meilleur joueur de luth arabe de tous les temps. Il raconte l'histoire de Sami, qui combat courageusement l'injustice et risque sa vie par amour pour Joséphine. Bientôt surviennent des événements qui leur ouvrent les yeux. Quand la résistance contre le dictateur grandit et que la révolte de Daraa éclate, les amis doivent se cacher. Alors se perd la trace de Sami...

### *L'auteur*

Rafik Schami est né à Damas, en 1946. De 1966 à 1969, il édite et coécrit un journal mural affiché dans la vieille ville. Il a raconté cette période de sa vie dans *Une poignée d'étoiles*, qui a été primé en Allemagne, en Suisse, en Autriche et aux Pays-Bas. Sami est son troisième roman pour la jeunesse.

Rafik Schami

# Sami

ou la soif de liberté

Traduit de l'allemand par Bernard Friot

*L'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour les courageux enfants de Daraa  
qui se sont révoltés au printemps 2011  
afin d'aider les adultes  
à marcher la tête haute.*

# 1

## Charif

J'ai rencontré Charif par hasard. J'étais invité avec ma femme à dîner chez un couple d'amis qui habitent une petite ville pas loin de chez nous. Nous nous connaissons depuis plus de vingt ans. Ce sont des gens très accueillants.

La pensée d'être assis devant leur cheminée à contempler le bois se consumer a illuminé toute ma journée. Le temps était glacial en ce mardi 11 décembre 2012, et les prévisions de la météo promettaient le pire : les températures allaient encore baisser au cours de la nuit et le week-end s'annonçait pluvieux.

Nos amis, tous deux dans la soixantaine, n'avaient pas d'enfants. Klaus était à la retraite depuis trois ans, après avoir travaillé pendant trente ans comme chimiste dans une grande entreprise. Jusqu'à sa retraite, un an auparavant, Franziska avait été une enseignante passionnée par son métier. Tous deux ne s'ennuyaient jamais. Nous plaisantions souvent sur le fait que, depuis qu'ils étaient retraités, ils avaient très peu de temps libre.

Et, ce soir-là, un jeune homme pâle était assis au salon.

– Charif Surur, a annoncé Franziska. Il est syrien et veut devenir musicien. Il parle bien anglais, mais il s'est mis sérieusement à

l'allemand et nous apprend quelques formules de politesse en arabe.

Klaus a ri.

– Et il n'a plus peur de notre chien depuis aujourd'hui! a-t-il ajouté avec ironie, faisant allusion à ma peur irraisonnée des chiens.

En Allemagne, paraît-il, tous les chiens sont gentils et ne cherchent qu'à jouer. Mais moi, je n'arrive pas y croire, parce que, enfant, j'ai été mordu deux fois par un chien. «Je respecte trop votre Argos pour jouer avec lui» était ma réponse habituelle, et assez peu crédible.

J'ai salué le jeune homme en arabe et nous avons discuté un moment. Charif avait vécu jusqu'à sa fuite dans le quartier chrétien de Damas. La ruelle où il habitait n'était même pas à cinq cents mètres de notre maison. Il ne connaissait pas ma famille, mais savait où se trouvait notre boulangerie.

En 2012, encore peu de réfugiés étaient arrivés en Europe. Charif avait dû fuir parce qu'il était recherché en raison de sa participation à un comité d'opposants. Au moyen des réseaux sociaux tels Facebook et Twitter, ils organisaient des manifestations en soutien au soulèvement. Ils avaient toujours été plus rapides que les services secrets, réussissant ainsi à déjouer les ripostes de la police et de l'armée.

«Mais les services secrets ont été équipés d'appareils et de programmes ultramodernes capables de réagir en quelques minutes et de repérer d'où proviennent les informations. Peu après, ils ont encerclé la maison qui nous servait de base», a-t-il raconté à voix basse.

Il a échappé in extremis à l'arrestation. Son parcours pour

arriver en Allemagne a été une aventure périlleuse. En octobre 2011, il a fui Damas et rejoint la Turquie par des chemins détournés. De là, il a gagné l'Allemagne en traversant de nombreux pays. Il a dû faire de longs trajets à pied, dormir en forêt, supporter la faim, mendier, et toujours marcher vers le nord. Il n'avait qu'une petite boussole bon marché ; c'était son GPS, disait-il. En chemin, il a plusieurs fois été volé et frappé, a-t-il raconté sans perdre le sourire. En Autriche, par exemple, un Albanais l'a attaqué mais n'a rien trouvé qu'il puisse dérober. Il a insulté le jeune Syrien étendu à terre et s'en est allé, jetant la petite boussole. Charif s'est relevé et a glissé la boussole dans sa poche après l'avoir embrassée comme si c'était une icône à qui on demande pardon pour le mauvais traitement subi. Peu après, l'Albanais est revenu avec des œufs et des pommes de terre. Ils ont fait un feu et ont partagé œufs durs et pommes de terre cuites sous la cendre.

Charif est arrivé en Allemagne en mai. Après trois mois d'attente, il a obtenu l'asile dans le Palatinat. Il avait alors terminé avec succès son premier cours d'allemand. Il a rencontré par hasard Klaus et Franziska. Tous deux sont des protestants pratiquants, et Charif qui, comme moi, appartient à la minorité catholique de Syrie, était entré pour la première fois de sa vie dans un temple protestant, étonné de le voir si « nu », selon son expression, sans peintures ni sculptures. Et il avait beau chercher, pas de confessionnal ! Et pas d'encens ! Klaus et Franziska n'ont pu s'empêcher de rire quand il leur a demandé en anglais si l'église était pauvre au point de ne pouvoir acheter d'encens. En Syrie, la majorité des chrétiens appartient à l'Église orthodoxe ou à l'Église catholique.

Dans un café voisin, Klaus et Franziska ont longuement parlé avec le jeune réfugié et, comme ils le trouvaient sympathique, leurs rendez-vous sont devenus très vite quasi quotidiens. Jusque-là Charif avait logé dans une petite chambre d'un immeuble décrépi d'un « quartier difficile » de la petite ville du Palatinat. Au bout d'un mois, pour Klaus et Franziska, la décision s'imposait : Charif devait s'installer dans l'appartement indépendant de leur grande maison. Et Franziska l'aiderait avec ses cours d'allemand.

Ainsi, Charif a échappé à la solitude et à l'oisiveté dont il avait beaucoup souffert à ses débuts en Allemagne. Il aidait aux travaux du jardin et au ménage. Il cuisinait avec Franziska et, en citadin inexpérimenté qu'il était, apprenait avec Klaus l'art d'entretenir un jardin. Charif était plutôt timide et extrêmement poli. Il écoutait avec attention et observait avec une grande curiosité le mode de vie allemand.

Étrangement, il s'intéressait beaucoup à mon travail d'écrivain et me posait de nombreuses questions sur la vie d'un artiste en exil. Comme il souhaitait lire mes livres en arabe, je lui en ai offert quelques-uns peu de temps après notre rencontre. Franziska m'a dit plus tard qu'il lisait avec passion chaque jour, jusque tard dans la nuit et parfois jusqu'au petit matin.

Je suis parti ensuite pour une longue tournée de lectures et ne l'ai plus revu. Je l'aurais presque oublié si je n'avais reçu un jour un mail en arabe. Expéditeur : Charif Surur.

*Je viens de terminer la traduction arabe d'Une poignée d'étoiles. Peut-être seras-tu intéressé par l'histoire de mon ami Sami. Surtout l'histoire de ses cicatrices. Ce garçon a traversé des épreuves incroyables. Mais si tu n'as pas le temps, ce n'est pas grave. Je peux attendre.*



*Le cours d'allemand se passe super bien. Franziska et Klaus sont mes anges gardiens.*

*Cordialement. Charif*

Naturellement, je n'attendais rien de spécial. Trop souvent, surtout quand j'étais un écrivain débutant, je me suis laissé convaincre et j'ai écouté ou lu des nuits entières des histoires qui, pour les personnes concernées, pouvaient sembler tragiques ou heureuses, tristes ou amusantes, voire aventureuses, mais n'avaient pas la moindre parcelle de ce que j'appelle «le noyau universel», qui fait qu'on ne peut s'empêcher de les raconter à autrui. J'ai fini par arrêter et jusqu'à présent je ne l'ai jamais regretté, moi qui n'ai déjà pas assez de temps pour raconter mes propres histoires.

Mais des cicatrices? Des histoires de cicatrices? Je lui ai écrit. J'étais prêt à écouter le début, et si l'histoire en valait la peine je m'engageais à l'aider à la raconter de façon crédible. Il pouvait écrire en arabe et l'on s'occuperait plus tard de faire une bonne traduction.

Nous nous sommes rencontrés dans un parc tranquille de la ville. Il a commencé par dire qu'il se sentait assez à l'aise dans le récit oral, mais que l'écriture n'avait jamais été son fort. Il avait cependant une très bonne mémoire, et n'oubliait aucun détail, même dix ans après.

– Les chameaux pâliraient, s'ils savaient la mémoire que j'ai, a-t-il ajouté avec un sourire.

Il me raconterait tout sur son ami Sami et ses cicatrices et me ferait cadeau de l'histoire. Ce qui serait bien en contrepartie, c'est que je lui offre un luth arabe, un modèle tout simple.

Il n'avait pas d'argent et ne voulait être à la charge de personne, surtout pas de Klaus et de Franziska. Ses doigts brûlaient de toucher les cordes d'un luth.

Les Damascènes ont toujours été de charmants commerçants, mais sa franchise m'a touché profondément. D'une certaine façon, le soulèvement avait rendu sa génération plus courageuse. Ce sont des enfants de Daraa, une ville du Sud, qui ont déclenché la révolte, et ce sont des adolescents qui l'ont propagée.

On percevait le désespoir qui lui donnait le courage d'être aussi direct.

– Tu sais jouer du luth ?

– Oui, le postier Élias, un voisin, m'a révélé ses secrets, et j'ai appris avec lui depuis l'âge de dix ans. C'était un fabuleux joueur de luth, et ça lui permettait de gagner quelques sous dans les mariages et d'améliorer son maigre salaire, et plus tard sa retraite.

C'était étrange. Beaucoup de jeunes Arabes veulent devenir médecins, ingénieurs ou vendeurs de voitures, et ce pauvre gars qui venait tout juste d'échapper à la mort ne rêvait que de musique, au lieu de se consacrer à l'informatique, domaine où il excellait. D'une certaine façon, je me sentais proche de lui. Moi non plus, je n'avais pas voulu d'autre métier que celui d'écrivain, et mes amis arabes avaient raillé ma décision de quitter un emploi sûr de chimiste dans une entreprise internationale pour embrasser la carrière incertaine de romancier. Dans les pays arabes, écrivain et musicien sont considérés comme des métiers de crève-la-faim.

– D'accord, si ton histoire vaut quelque chose, ai-je répondu avec un sourire.

Nous étions assis sur un banc de pierre devant une table en bois de chêne délavé. J'ai lancé mon dictaphone et il s'est mis à raconter. Au bout d'une heure, j'étais captivé par son récit.

Depuis lors, nous nous sommes revus tantôt chez Franziska et Klaus, tantôt chez moi, dans mon bureau. Il racontait si bien qu'après deux rencontres j'étais impatient de connaître la suite de l'histoire de Sami et de ses cicatrices, ainsi que des nombreux récits que Charif déroulait à mes oreilles et entrelaçait habilement dans l'histoire de Sami. J'ai commandé pour lui un très bon luth arabe, un *oud*, chez un luthier réputé de Berlin.

Tout comme ma femme et moi, Klaus et Franziska ont été surpris du niveau musical de Charif et de la joie qu'il ressentait et dégageait. Ses doigts glissaient sur les cordes, et les notes qu'il jouait se reflétaient sur son visage. La musique effaçait les dernières traces de sa timidité. Il ne faisait qu'un avec l'instrument, et les mélodies qu'il en tirait étaient un langage que tous pouvaient comprendre et apprécier.

– C'est le meilleur luth que j'aie jamais eu dans les mains. Il vaut sûrement très cher. Combien a-t-il coûté ?

– Les cadeaux valent toujours leur prix, quand ils font plaisir, ai-je répondu. Oublie l'argent et offre-nous de la musique.

– Volontiers, quand vous voulez, a-t-il dit, mais maintenant je dois tenir parole et te raconter la suite de l'incroyable histoire de Sami.

Je ne souhaitais rien d'autre. Mais jamais je n'aurais imaginé les histoires que ce jeune homme au beau visage pâle allait me raconter...

## 2

# **Jumeaux de deux mères différentes** **ou** **Comment naissent les amitiés**

Je ne me rappelle plus quand j'ai rencontré Sami. De si loin que je me souviens, j'ai toujours été son ami. Nous habitons la même ruelle et nos maisons étaient éloignées d'à peine une centaine de mètres.

Nos pères étaient tous deux de modestes policiers, le père de Sami gardien de prison, le mien préposé à la circulation, mais ils se détestaient mutuellement. Selon Sami, son père trouvait que le mien était un faible tout juste bon à être surveillant dans un pensionnat de jeunes filles ou un jardin d'enfants. Le mien, en retour, disait qu'il n'y avait gardien de prison plus corrompu et plus brutal que le père de Sami, et qu'il ne devrait pas être devant, mais derrière les barreaux.

Étonnamment, nos mères étaient les meilleures amies du monde, et nos pères non seulement toléraient cette amitié, mais éprouvaient de la sympathie pour la femme de l'autre, et même un peu de pitié. « Quel malheur qu'une femme aussi douce soit forcée de vivre avec une telle brute. Elle aurait mieux fait

d'épouser une râpe à fromage», disait souvent mon père, faisant écho aux railleries du père de Sami traitant le mien de «chiffe molle».

Les accusations pouvaient sembler exagérées, pourtant elles contenaient une part de vérité. La mère de Sami souffrait de la rudesse de son mari comme ma mère de la mollesse de mon géniteur.

Nos mères étaient formidables, c'est certain, capables de tendresse à l'occasion, mais elles pouvaient être aussi blessantes, peut-être parce qu'elles devaient beaucoup prendre sur elles à cause de leurs maris. Quand elles étaient à deux doigts d'étouffer, elles devaient cracher leur venin, c'est pourquoi elles avaient peu d'amies. Mais elles se soutenaient toujours mutuellement, et c'était une vraie bénédiction.

En tout cas, on plaisantait sur nous, disant que nous étions les seuls jumeaux au monde nés à la même heure, mais de mères différentes.

Bon, à la même heure, ce n'est pas tout à fait exact. Sami est né en effet près de deux heures avant moi. Quand Sofia, la sage-femme, rentra chez elle après l'accouchement, elle était contente car tout s'était déroulé parfaitement. Alors qu'elle s'appêtait à boire un café, mon père frappa à sa porte et la supplia, les larmes aux yeux, de venir le plus vite possible, tant il craignait pour ma mère.

– J'arrive tout de suite, ne te fais pas de bile! Le bébé m'attendra, répondit-elle.

Elle but son café tranquillement et, peu après, arriva de bonne humeur au chevet de ma mère.

Sofia était une sage-femme peu commune. Elle connaissait

les secrets, les souhaits et les peurs des femmes de tout le quartier. Notre voisin, le postier retraité Élias, sur qui j'ai tant de choses à te raconter, me décrivit un jour comment elle négociait avec les bébés encore dans le ventre de leur mère.

– Un jour, Sofia était pressée, me raconta oncle Élias. Je prenais le thé avec le mari dans la pièce à côté et c'est comme ça que j'ai pu tout entendre. La sage-femme parlait avec deux voix. Avec l'une, plus profonde, elle essayait d'aider le bébé à venir au monde. Avec l'autre voix, haut perchée, elle faisait les réponses de l'enfant. Elle était passée maître en cet art. Elle imitait l'enfant de sa voix aiguë d'une façon si spirituelle, et en rimant toutes les répliques, que la parturiente en riait aux larmes et oubliait douleur et peur. La sage-femme faisait miroiter au pas-encore-né les jardins en fleurs et les maisons qui l'attendaient s'il était assez gentil pour sortir sans tarder. Mais ça ne suffisait pas à l'enfant qui réclamait des tonnes de glace, de chocolat et de bonbons. Alors, Sofia lui promettait qu'il pourrait déguster au cours de sa vie son poids en chocolat, le double en bonbons et le triple en glace. Et elle demandait aux voisines venues à la rescousse si le père avait de quoi payer, et les femmes assuraient à la sage-femme que, oui, bien sûr, il en avait les moyens. Dans la pièce voisine, le père levait les yeux au ciel, mais il riait lui aussi en entendant la sage-femme vanter sa générosité au bébé.

Au bout d'un moment pourtant, raconta encore oncle Élias, elle commença à houspiller le bébé :

– Je n'ai rien de plus à te proposer, arrête de faire ton cinéma! Maintenant, tu sors pour soulager ta mère!

De sa voix de tête, le bébé répliqua qu'elle ne devait pas

crier comme ça. Il détestait ça. À la place, elle ferait mieux de caresser tendrement sa mère, et il sortirait. Le père se leva alors, entrouvrit la porte et vit que la sage-femme faisait ce que le bébé avait exigé.

– Ma femme sourit aux anges malgré la douleur! murmura-t-il, ému, et deux secondes plus tard Élias entendit le bébé crier. Au même instant éclata le cri enthousiaste de Sofia :

– Enfin !

Je me suis écarté du sujet. On pourrait écrire un livre entier sur Sofia, mais je préfère en revenir à Sami.

Bizarrement, Sami et moi, on se ressemblait beaucoup. Pour le caractère aussi, nous étions de vrais jumeaux. C'est pourquoi nous étions inséparables. Très vite nous avons compris – ce devait être en troisième ou en quatrième classe du primaire – que nous pouvions compter l'un sur l'autre et nous faire une confiance absolue. Certains ont tenté de semer la discorde entre nous, enseignants, proches ou camarades stupides, mais nous avons appris très vite à déjouer ce genre de manœuvre.

Dans une ruelle comme la nôtre, chacun connaissait chacun, et donc les gens étaient plus familiers, parfois même envahissants. Quand je passais, souvent une voisine ou un voisin me demandait :

– Où est ton ombre ?

Et plus d'une fois j'ai senti une jalousie voilée percer sous la question.

L'étroite ruelle dans le quartier chrétien de Damas était une impasse fermée par le rempart de la ville. Beaucoup de maisons étaient construites en torchis, seuls les riches habitaient de belles maisons de pierre. Notre ruelle a été classée au patri-

moine mondial de l'UNESCO et elle est donc protégée. Pour restaurer les maisons anciennes, seuls la pierre, le bois et la terre pouvaient être utilisés.

Si notre ruelle est un lieu aussi particulier, c'est sans doute parce que saint Paul s'y est caché avant de fuir par-dessus le rempart et de courir le monde pour répandre le christianisme. On a construit une chapelle à l'endroit où on l'a fait descendre dans une corbeille le long du mur.

J'habitais avec ma famille à peu près au milieu de la ruelle, dans une grande maison appartenant à un riche propriétaire. Au premier étage logeaient deux familles, chacune dans deux pièces avec toilettes et cuisine communes. Mes parents et moi vivions dans deux pièces du rez-de-chaussée, tandis que Junis, un enseignant pauvre et rasoir, la veuve Saide et le postier Élias occupaient chacun une pièce. Toilettes et cuisine étaient communes au rez-de-chaussée aussi.

Tout comme Sami, j'avais eu l'occasion, ne serait-ce que pour deux minutes, de voir de l'intérieur les maisons des riches. Quel luxe s'y étalait, frôlant souvent le mauvais goût ! Pour moi, c'étaient les habitants d'une autre planète qui, par pur hasard, parlaient notre langue. Leurs maisons étaient fraîches en été et chaudes en hiver, tout le contraire des nôtres.

Notre propriétaire, un commerçant en gros de fruits secs, habitait le quartier neuf. Il venait une fois par mois encaisser les loyers. C'était le jour des lamentations ! Non seulement les locataires se lamentaient de leur misère et du manque de cœur du propriétaire, mais lui aussi se lamentait, si bien qu'un jour la veuve Saide répliqua :

– Est-ce que je dois aller mendier pour toi ?



Élias, le vieux postier, appelait la maison « une cage à lapins ». La pièce où il vivait, disait-il, était aussi humide qu'une grotte souterraine et il envisageait de faire payer des touristes pour la visiter. Il ne pouvait souffrir le propriétaire, qui possédait cinq maisons et malgré cela se plaignait plus que le mendiant devant l'église. Élias était vraiment pauvre. Il ne pouvait prendre qu'un repas et fumer trois cigarettes par jour. C'est tout ce qu'il pouvait se permettre, et il était si fier qu'il n'acceptait même pas une cigarette. En revanche, il se réjouissait de tout cadeau comestible, viande, légumes, huile d'olive ou pain. Il cuisinait lui-même sur un minuscule réchaud.

Oncle Élias jouait du luth. Il en tirait comme par magie des mélodies magnifiques. Il avait hérité le noble instrument de son père. Comme je te l'ai déjà raconté, il est devenu plus tard mon professeur.

S'il vivait pauvrement avec sa maigre retraite, il était riche des histoires et aventures vécues dans ses fonctions de facteur.

– On frappe ou on sonne à une porte, et aussitôt s'ouvre une scène de théâtre, ou la porte de l'enfer, ou la fenêtre du paradis. C'est comme un feuilleton à épisodes qui ne se terminerai jamais, racontait-il. (En riant, il ajoutait :) Parfois, mais rarement, le plaisir est troublé par une chaussure qui vole ou un chien qui prend tes mollets pour un juteux bifteck.

Combien de fois a-t-il dû lire à haute voix les lettres que les destinataires ne pouvaient déchiffrer, parce qu'ils étaient analphabètes !

– Souvent, je devais inventer des histoires et réécrire complètement les lettres pour ne pas décevoir ceux qui espéraient de bonnes nouvelles de leurs fils émigrés. Ah, j'en ai vu

des photos de fils souriant en blouse de médecin, stéthoscope autour du cou, ou appuyés contre de coûteuses voitures de sport et qui, en réalité, n'étaient ni médecins ni propriétaires de ces luxueuses limousines. Mais les yeux des parents brillaient de fierté, d'autant qu'un chèque de cent dollars était joint, pas grand-chose dans le pays des émigrés, mais une fortune pour leurs parents.

Oncle Élias était célibataire et un vieil homme à la langue acérée. Mais quand il jouait du luth, il paraissait tout à coup beaucoup plus jeune, et j'ai vu plus d'une femme le regarder amoureusement sans qu'il le remarque. Il était dans un autre monde, il souriait, pleurait et parfois parlait à son luth, oubliant totalement ceux qui l'entouraient. Il revenait dans notre monde seulement quand il avait fini de jouer.

Nous, enfants et adolescents, nous l'aimions tous. Il nous défendait vis-à-vis des étrangers, mais parfois aussi de nos propres parents, et c'est pourquoi nous l'appelions avec tendresse «oncle». Je pourrais passer trois nuits entières à raconter sa vie, mais je préfère en revenir à Sami.

J'étais le confident de Sami et j'étais toujours de son côté, même quand tous les jeunes de la ruelle étaient contre lui. Cela le rendait très fier, et il disait qu'avec oncle Élias et moi comme amis il ne craignait rien, pas même la mort.

Cela ne m'était pas difficile de prendre son parti, car c'était vraiment quelqu'un d'exceptionnel. Ma mère m'approuvait totalement. Elle aimait beaucoup Sami. Mon père en revanche n'arrêtait pas de rabâcher que je devais me tenir à l'écart de ce garçon qui, selon lui, était une source d'ennuis.

Il y avait peut-être des raisons professionnelles à cette

opinion de mon père. Il était un simple policier, et les policiers n'ont aucun goût pour l'aventure. Ils voient immédiatement les articles de loi qui l'interdisent. Or, si je devais résumer Sami par un mot, ce serait le mot « aventure », qui contient et exprime toute sa personnalité.

Comme policier, mon père était bien à plaindre. C'est le pire métier qui soit dans un pays comme la Syrie. C'était toujours le chaos à la direction de la police. Tantôt mon père devait régler la circulation, tantôt s'assurer que les vendeurs n'envahissent pas les trottoirs, obligeant les piétons à marcher sur la chaussée. Souvent, aussi, il devait seconder la police criminelle et, par exemple, barrer l'accès à une zone où un crime ou un accident était survenu. C'était une sorte d'« homme à tout faire ». Comme il ne voulait pas s'inscrire au parti et n'était parent ou ami d'aucune « grosse légume », il n'avait pas d'avancement. Ce type de policiers n'est jamais promu et doit toujours faire le sale boulot. Papa avait l'habitude de dire qu'il était une sorte d'éboueur pour les déchets de la société.

Je ne sais pas pourquoi, mais mon père était à la fois aimé et détesté, craint et moqué, et ça l'a toujours beaucoup tourmenté. C'était un homme paisible, et son occupation favorite était de cuisiner pour ma mère. Il cuisinait bien mieux et était deux fois plus gros qu'elle.

Parfois, il rentrait à la maison chargé comme un mulet de produits alimentaires. C'étaient les pots-de-vin des vendeurs qui étalaient leurs marchandises sur le trottoir, bravant les interdictions. Ces jours-là, on mettait les petits plats dans les grands. Ma mère le regardait avec amour, parce qu'il était tout heureux de cuisiner et chantait devant ses casseroles. Elle ne tarissait

pas d'éloges sur sa cuisine, même devant les voisins, mais était plus réservée sur son chant. Les hommes se moquaient de mon père en le voyant déambuler avec son tablier. Tous sauf oncle Élias.

Régulièrement, je surprenais mon père en train de remettre discrètement à oncle Élias ou à la veuve Saïde des sacs remplis de denrées alimentaires. Mais plus d'une fois j'ai eu pitié de lui quand, à peine rentré, il s'enfermait dans la chambre et se mettait à pleurer. Ma mère se hâtait de le rejoindre, le consolait et maudissait les fils des puissants qui terrorisaient la ville avec leurs voitures de sport. Ça les amusait d'humilier les petits agents de la circulation et parfois même de les tabasser. Ces jours-là, je rêvais d'être un champion de kung-fu. Si j'avais été dans les parages, j'aurais guetté ces connards jusqu'à ce qu'ils arrivent avec leur bolide et leurs pouffiasses blondes, je me serais rué sur eux et je leur aurais cassé la gueule. Les nanas, je les aurais fait descendre, ensuite j'aurais pris leur bagnole de luxe et j'aurais foncé droit dans un mur en béton pour la transformer en tas de ferraille. Bon, si je commence avec mon père, des milliers d'histoires me reviennent en mémoire, mais il vaut mieux que je me concentre sur Sami.

Oncle Élias le connaissait depuis sa naissance. Ce jour-là, racontait-il, il avait une lettre pour les parents de Sami. Il frappa donc à la porte de leur logement dans la cour misérable où ils habitaient, et entendit les voix de la sage-femme Sofia qu'il connaissait très bien. Quand le père de Sami ouvrit la porte, Élias lui remit la lettre. Sofia reconnut la voix du postier et lui cria de calmer ce gorille, car il les rendait nerveuses, elle et la parturiente. Le père de Sami était saoul et il proposa à Élias un

verre d'eau-de-vie. À sa main tremblante, oncle Élias comprit que le colosse avait tout simplement peur pour sa femme.

Le futur papa se calma bien vite en discutant avec Élias, et peu après il était allongé sur le vieux sofa de la pièce adjacente et cuvait sa cuite en ronflant. Malgré tout, la sage-femme ne voulut pas qu'Élias s'en aille, parce qu'elle avait besoin de son aide.

– Tu peux distribuer les lettres demain, dit Sofia, ici, dans le quartier, il n'y a pas de gens de la haute !

Étendue sur le lit, la mère de Sami était belle comme un tableau. Quand la sage-femme l'eut accouchée, elle demanda de l'eau chaude. En hâte, Élias alla chercher l'eau dans une bassine que Sofia avait posée sur la gazinière.

– Lave-le, ordonna Sofia en déposant le minuscule bébé dans ses grosses mains.

Le bébé ne pleura pas. Il regarda Élias de ses yeux vifs et le facteur le lava dans l'eau chaude parfumée à la fleur de jasmin et au basilic. Et, quand Élias se pencha vers lui, le bébé tendit sa menotte et caressa le visage du postier. À cet instant, Sami conquit le cœur d'Élias.

– Il est courageux et intelligent comme sa mère et il t'aime, dit Sofia à Élias.

Puis elle mit le petit bébé dans les bras de sa mère.

Depuis ce jour, Élias et Sami restèrent liés d'amitié. Les cinquante années de différence d'âge n'ont jamais joué aucun rôle. Tous les deux étaient sur un pied d'égalité.

– J'apprends plus de lui que je ne lui transmets, disait le vieux postier.

Plus tard, Sami accompagna souvent son ami dans sa tournée

quotidienne; il portait le courrier au troisième ou quatrième étage afin qu'Élias ne soit pas obligé de grimper et de descendre trop d'escaliers. Souvent les gens donnaient à Sami des fruits, des gâteaux ou quelques pièces en remerciement.

Je n'ai pas oublié que je voulais te parler des cicatrices de Sami. C'est ce que je ferai sûrement lors de notre prochaine rencontre.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

*Une poignée d'étoiles*

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
Titre original : *Sami und der Wunsch nach Freiheit*  
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mai 2019

ISBN 978-2-211-30385-9